

J. B. L. L. L.

COMPTES RENDUS

AMÉRIQUE

GÉNÉRALITÉS

DICKASON (Olive Patricia) : *The Myth of the Savage and the beginnings of French colonialism in the Americas*. — Edmonton, The University of Alberta Press, 1984. — 21 cm, 372 p., cartes et nombr. ill.

Le docteur Olive Patricia Dickason est professeur associé au département d'histoire de l'Université d'Alberta, comme spécialiste des Indiens et du Canada. Dans ce gros livre, M^{me} Dickason étudie, à l'aide d'une abondante documentation puisée aux meilleures sources, ce qu'elle appelle le mythe de l'« homme sauvage », tel que les Européens et particulièrement les Français, se le représentaient aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles. Naturellement, elle utilise le vocable « Amérindien », maintenant tout à fait à la mode, mais qui, qu'on le veuille ou non, dans une histoire comme celle-ci constitue un anachronisme permanent, sans parler de son aspect pédant. Passons.

L'auteur examine d'abord les premiers contacts entre les explorateurs et (disons) les Indiens, la variété des sociétés du Nouveau Monde, l'évolution des idées des Européens et leur comportement envers les indigènes, les origines du concept de l'« homme sauvage », puis aborde les relations entre les indigènes et les premiers colonisateurs et missionnaires, enfin le résultat de la colonisation. Les premières expériences des Français dans les explorations, le commerce et les essais de colonisation, tant au Brésil et en Floride que sur le Saint-Laurent, font l'objet de bonnes mises au point. Travail consciencieux et honnête où l'auteur se plaît à marquer la différence entre la colonisation due à la « douceur » des Français et celles menées par d'autres peuples européens. Sans insister ! On voit combien le moteur principal de toute entreprise coloniale, à cette époque, était, c'est trop évident, l'évangélisation. Au Canada, dès qu'un Indien devenait chrétien il était immédiatement considéré comme un Français « à part entière », dirions-nous aujourd'hui. Mais on s'aperçut bientôt que les choses n'étaient pas aussi simples et qu'un Indien chrétien restait avant tout un Indien, fidèle à son genre de vie. D'où les tentatives des jésuites (toujours précurseurs en la matière, voir le Paraguay) de créer en Huronie une Église chrétienne indigène, que les terribles guerriers des Cinq-Nations devaient, hélas ! ruiner en 1649. Quand on comprit enfin qu'il y avait incompatibilité entre la vie des Indiens, éminemment *naturelle*, et celle des Européens, éminemment *politique* (au sens étymologique du mot), les Français (peuple pratique, souligne l'auteur) n'essayèrent plus d'*assimiler* les indigènes. Ils n'eurent plus que le souci de cultiver leur *alliance* tant pour le commerce (des fourrures) et pour la guerre, que pour l'évangélisation, toujours poursuivie par idéal chrétien. Sans perdre toutefois complètement de vue le désir d'apporter aux indigènes de meilleures conditions de vie. Le docteur Dickason insiste à plusieurs reprises sur la loyauté des Français dans leurs rapports avec les Indiens. Son livre constitue une importante contribution à la connaissance des mentalités des Européens dans les débuts de leurs colonies américaines. Le terme « colonialism » utilisé dans le titre de l'ouvrage ne semble avoir aucune coloration péjorative comme *colonialisme* en Français.

Georges CERBELAUD SALAGNAC
(Écrivain Acad. des Sc. d'Outre-Mer)